

Manquant de ressources, l'élève de l'*Anima* s'était fait fripier (ragattier) et se livrait à des trafics assez louches avec des antiquaires et marchands de bric-à-brac. C'est ainsi qu'il en était venu (nous épargnons le détail au lecteur) à détenir un tableau qu'il eut l'audace de faire passer aux yeux du bonasse et, semble-t-il, encore peu expert Jaspar pour une œuvre « de la seconde manière » de Raphaël ! En réalité, le Chefneux s'était montré aussi impudent imposteur que son compagnon s'était révélé peu connaisseur (1). La toile en question représentait une Vénus, mais d'un inconnu et sûrement point de Raphaël, ni d'une valeur de 4.000 écus. « Vous saurez, écrivait l'abbé Pollard au père de l'infortuné Jean-Jacques, que les premiers tableaux de Rome, on ne peut en trouver seulement la moitié... On est aujourd'hui trop clairvoyant. » Et il ajoutait cette réflexion qui est en situation en tout temps : « ... Il n'y a que les Anglais qui payent ! » Jaspar se laissa aller à participer à l'acquisition de ce tableau. On sait ce qui arriva : toutes les économies disparurent, et sa montre en or dut être engagée au Mont-de-Piété, d'où elle ne fut pas retirée de si tôt, contrairement à l'affirmation quelque peu mensongère de son propriétaire...

Sur ces entrefaites, Jean-Jacques vint à disparaître. Chefneux et un antiquaire, qui avait aussi mis de l'argent dans cette bizarre spéculation, s'entendirent alors, comme larrons en foire, pour affirmer que leur trop crédule associé n'aurait rien eu à prétendre à la copropriété du tableau ; qu'au contraire, il devait même encore, à sa mort, quelques écus ! Le comble du malheur, c'était que Chefneux était resté en possession de la reconnaissance du Mont-de-Piété.

Sollicité par le père, le proviseur du Collège dut bien s'occuper à liquider les affaires de J.-J. Jaspar. Cela ne lui fut pas facile. « Quel pot-pourri, quel galimatias », s'écria-t-il bientôt. Il lui fallut d'abord recevoir, pour agir en toute sécurité, une pièce officielle le constituant fondé de pouvoir authentique du père Jaspar, car le menteur fieffé qu'était Chefneux, se vantait partout, sans en exhiber la preuve, d'avoir reçu déjà pareille commission, et cherchait à vendre la montre ; puis il eut à intervenir auprès de ceux, fripiers et autres gens de l'espèce, avec qui Jaspar et son acolyte avaient eu des relations ; il dut aussi s'occuper à se défaire au moins bas prix possible des objets ayant appartenu au défunt et dont il avait été dressé un répertoire ou inventaire (incomplet du reste, car plusieurs avaient disparu, subtilisés, insinuaient-on, par Chefneux), et à renvoyer à Liège

(1) « Du premier coup, proclamait-il naïvement à son oncle, dans la lettre précitée, j'ai reconnu que c'était de Raphaël » !!

tout ce qui ne pouvait être vendu. Mais ce qui lui causa le plus de tracas, ce fut la montre engagée que le père Jaspar réclamait à cor et à cri et qu'il s'agissait d'arracher aux griffes de l'audacieux Chefneux. Celui-ci suscitait mille chicanes, les unes plus déloyales que les autres, dans le détail desquelles il nous est impossible d'entrer ici ; loin d'accepter d'être un débiteur, il poussait l'audace jusqu'à se prétendre au contraire, on vient de le voir, le créancier de Jean-Jacques pour plusieurs petites sommes.

On devine l'état d'esprit où tous ses tristes incidents avaient plongé le père Jaspar, et on y compatit sincèrement ; mais on comprend aussi l'espèce d'ennui qu'à la longue l'abbé Pollard ressentit de se sentir chargé d'une mission aussi peu agréable que celle de se débattre contre un aigrefin, et cela à cause d'un pensionnaire par trop bienveillant. Ce sentiment d'impatience perce nettement dans un passage d'une de ses lettres au père, celle du 19 novembre. « Je puis vous assurer, M^r, que si j'avais su tout ce que je sens à présent, je ne me serais pas employé, ni embarqué à prendre soin du peu de nippes de votre fils ; car on n'a que du chagrin après avoir rendu service. » Dans une missive de juillet, Pollard avait déjà prononcé, à l'adresse de feu Jean-Jacques, le mot d'« ingrat » ajoutant : « nous avons à prétendre à ses charges 92 écus. »

Nous voyons que, par deux fois, le proviseur réclame au père de l'argent pour pouvoir dégager la montre, mais que, dans aucune lettre venue de Liège, il n'était question du moindre envoi de numéraire. Aussi le ton des lettres de Pollard devint-il avec le temps plus sec, et peu à peu les protestations de dévouement et de sympathie se font-elles plus mesurées.

Bientôt même un conflit surgit, à propos du paiement des frais de funérailles. Le père Jaspar refusait de les solder, alléguant qu'ils étaient à la charge de la fondation Darchis. Cela était vrai jusqu'à un passé assez rapproché, mais, depuis quelques années, une nouvelle ordonnance, émanée des visiteurs apostoliques, avait décidé que le remboursement de ces frais incomberait dorénavant aux parents des défunts. C'est ce qui résultait clairement d'une espèce de consultation juridico-historique, rédigée par un nommé Salmon, dont nous ne devinons pas ici la qualité, et que Pollard transmettait, en la contre-signant, au « maître estennier » Jaspar.

Pauvre père ! Vraiment il faut en avoir pitié ! Avoir perdu au loin un fils qui semblait donner tant d'espérances, apprendre combien tristement il a fini, devoir se débattre contre un coquin, ne plus avoir de son cher enfant que quelques minces objets de toilette, sans valeur,

n'était-ce pas assez de sujets de douleur ? Faudra-t-il encore ajouter à tout le reste des embarras d'argent, se voir acculé à la misère ?

C'est du moins ce qu'il veut faire croire à Rome, où il écrit ces lignes, bien faites pour apitoyer : « Comment voulez-vous que je paie ? Un père qui a fourni plus même que son pouvoir pour avancer (à) un fils prodigue, qui à présent est sans ouvrage par le mauvais temps et la misère qu'il y a à Liège, et dont la femme a la jaunisse et des tourments à cause de son fils et peut-être en mourra ; un homme qui cherche (comme il peut) à entretenir sa famille ? Voulez-vous me faire cette grâce de dire à M. Salmon qu'il me demande la vie plutôt que de l'argent, car dans l'état où je suis, je serais heureux d'être mort pour éviter toutes les souffrances de la vie !... »

Cette délicate et pénible contestation prit heureusement une tournure favorable aux intérêts de la famille de Jean-Jacques. M. Salmon ne voulait absolument pas céder et il y alla d'une seconde épître, encore plus sèche de ton que la première. Mais Pollard qui apparaît décidément comme un brave homme, d'un caractère conciliant, s'interposa et obtint que, pour contenter M. Salmon, le peu d'argent qu'avait donné la vente des « nippes » serait déposé au mont-de-piété pour servir à garantir en tout ou en partie le paiement des frais de funérailles. « La maladie de votre fils, écrivait le proviseur, le 21 février 1789, a coûté plus de 50 écus en terme de 8 jours, et nous ne pouvons pas endetter la maison pour faire plaisir. Mais finissons cette contestation. A l'avenir, tous ceux qui auront le malheur de mourir au collège, ils seront obligés de payer les funérailles (*sic*) ; la loi est positive et a été ratifiée par le pape. »

Quelques mois après, nous l'apprenons par la dernière lettre que nous possédons de Pollard, 24 juin, les « coquinerics » du fameux Chefneux étaient enfin dévoilées au grand jour. Non-seulement il fut chassé du collège de l'*Anima*, mais une ancienne affaire de vol, commis au détriment d'un religieux liégeois, étant revenue sur l'eau, le gouvernement romain ouvrit une instruction secrète contre lui. Pour comble d'ennui, il se vit même accusé d'avoir voulu « séduire » les jeunes gens du collège germanique et les enrôler dans la compagnie des... Francs-Maçons, dont il disait faire partie ! L'Inquisition, rapportait Pollard, cherchait à s'emparer de sa personne !

Tout cela soulageait la conscience publique et devait bien faire plaisir au père Jaspas, mais... ne faisait pas revenir la montre en or de Jean-Jacques entre les mains de Pollard...

Ce dernier se décida donc à faire citer en justice Chefneux, et il obtint une « saisine » contre lui. Vains efforts ! Sa paie à l'*Anima* ne pouvait plus être retenue, puisqu'il venait d'en être chassé ; d'autre

part, il allait quitter Rome d'un instant à l'autre... Que faire ? Que Jaspas « relève » moyennant 5 écus (toujours payer !) la « saisine » délivrée à Rome, pour qu'il puisse s'en prévaloir à Liège, où Chefneux jouit d'une prébende à Cornillon, dont on pourrait retenir le revenu ; ou, ce qui serait le mieux, que le frère de l'escroc, qui est un fort honnête homme, lui, termine à l'amiable cette épineuse affaire... Tels étaient, en fin de compte, les derniers conseils que Pollard croyait pouvoir donner au père de Jean-Jacques.

Nous ne savons comment se termina cet imbroglio ; mais nous sommes certain que Chefneux garda la belle montre en or...

Et ainsi se termina fort probablement la lamentable histoire d'un jeune Liégeois à Rome. Puisse-t-elle entraîner sa moralité pour tous les prix de Rome, présents et à venir, qui vivront à Rome ou... ailleurs !

FÉLIX MAGNETTE.





Le curé et le veau

Facétie populaire namuroise (1)

Gn-aveûve on côp dins on pôve viladje des Ardènes, do tîmps do vî Bondiè, on vi pôve curé, sourd come on canon, et avou ça nin co trop malin.

Il esteûve one miète vintèr èn ofance.

In 'aveûve pont d'meskène : i vi-keûve tot seû et feûve tot s' meîn-nadje li-minme.

In 'saveûve nin conter les djoûs. Quand par hasard i-gn-aveûve one messe dins l' samwainne, c'esteûve li madjustêr quèl vineûve huquer pace qu'i n' si rapèleûve di rin.

Mais il aveûve one pouye qui li pneûve on-ou tos les djoûs :

I les aurdeûve dins on p'tit caté di strain èt quand èlle ènn aveûve ponu chî, i saveûve qui l'èddimwain sereûve dimégne.

Li pôve biessè vineûve tos les djoûs au matin saul'ler su l' choû di s'

Il y avait un coup dans un pauvre village des Ardennes, du temps du vieux Bondieu, un vieux pauvre curé, sourd comme un canon, et avec ça pas trop malin.

Il était un peu rentré en enfance.

Il n'avait pas de servante : il vivait tout seul et faisait tout son ménage lui-même.

Il ne savait pas compter les jours. Quand par hasard il y avait une messe dans la semaine, c'était le clerc qui venait l'appeler parce qu'il ne se rappelait rien.

Mais il avait une poule qui lui pondait un œuf tous les jours.

Il les gardait dans un paneton de paille, et quand elle en avait pondu six, il savait que le lendemain serait dimanche.

La pauvre bête venait tous les jours matin sauter sur le giron de son

maisse èt li feûve one litanîye di cod-codak po li anonci qu'èlle li aveûve fait on novia ou.

Mais on côp, èt saison do waj'-madje, li pouye a d'mère on djoû sins ponre, èt ons esteûve arive li dimégne èt i gn-aveûve qui cinq ous dins l' caté.

Li curé pinseûve donc qu'on n'esteûve seûlemint qui l' sèmedi au matin. Et, maugré qui l' maurli soneûve échone pol grand-messe, a tot spiyî dispeû one diméye heûre, li curé, qui n'ètindeûve nin, n'ateûve nin a l'églîye.

Vola qu'aviès dij heûres li madjustêr acourt po vîj poque qui l' curé ni v'neûve nin tchanter messe. Et i trouve li pôve vî home achîte au mitan del coujène, qui v'feûve ses vîs solés.

— Èh bin, Mossieû l' curé, li cwarnêye-t i a l'oreye, est ce qui vos n' vinoz nin tchanter messe ? Totes les djins vos vatindnut.

— Est-ce qu'i-gn-a on service ci samwainne ci ? dist-i l' curé.

— Non, c'est grand-messe qui faut v'nu tchanter.

— Mais, ç' n'est nin dimégne audjourdû : nosse pouye n'a co ponu qui cinq ous !

— Qui l' pouye vaye aus cint diales ! dist-i l' madjustêr... ! tot l' monde vos vatint ; acouroz bin rade.

Et l' pôve vî curé v'met bin vite ses solés en roviant do côper l' tchètia qui pindeûve a s' talon.

Et il écourt a l'églîye ossi vite

maitre et lui faisait une litanie de cod-codak pour lui annoncer qu'elle lui avait fait un nouvel œuf.

Mais un coup, dans la saison de la mue, la poule est restée un jour sans pondre, et on était arrivé le dimanche et il n'y avait que cinq œufs dans le paneton.

Le curé pensait donc qu'on n'était seulement que le samedi au matin. Et, bien que le chantre sonnât ensemble (1) pour la grand'messe, à tout briser, depuis une demi-heure, le curé, qui n'entendait rien, n'allait pas à l'église.

Voilà que vers dix heures, le clerc accourt pour voir pourquoi le curé ne venait pas chanter messe.

Et il trouve le pauvre vieil homme assis au milieu de la cuisine, qui refaisait ses vieux souliers.

« Et bien, monsieur le curé, lui corne-t-il à l'oreille, est-ce que vous ne venez pas chanter messe ? Toutes les gens vous attendent.

— Est-ce qu'il y a un service (2) cette semaine ? dit le curé.

— Non, c'est grand'messe qui faut venir chanter ?

— Mais ce n'est pas dimanche aujourd'hui : notre poule n'a encore pondu que cinq œufs !

— Que la poule aille aux cent diables ! dit le clerc, tout le monde vous attend, accourez bien vite ! »

Et le pauvre vieil curé remet bien vite ses souliers, en oubliant de couper le ligneul qui pendait à son talon.

Et il court à l'église aussi vite

(1) M. LAMBILLION, le vaillant conteur wallon, l'auteur du savoureux recueil dont il fut parlé ici même (t. XVI, 1903, p. 182), a bien voulu conter pour *Wallonia*, à notre collaborateur, M. Alphonse MARÉCHAL, une de ces vieilles histoires, comme il en sait par centaines. Il n'a pas eu besoin de puiser au fond de son sac. L'histoire facétieuse qu'on va lire, rappelle celle du copère et des petits chats (ci-dessus, t. I, p. 148), et par son sel particulier, nous reporte à l'époque où la simplicité et la sincérité d'esprit étaient générales, où l'on savait rire de toute chose drôle sans les arrière-pensées qui sont comme le revers de nos « convenances » contemporaines. Nous publions le récit du conteur tel qu'il l'a en quelque sorte dicté, dans la vieille langue dont il possède à fond le vocabulaire si pittoresque.

(1) « Sonner ensemble », sonner les deux cloches à toute volée, comme on fait toujours pour annoncer la grand'messe.

(2) « Service », messe d'obsèques ; en général : messe solennelle pour le repos d'un mort.

qui ses vigès djambes el p'tinn't picarter.

En-z'entrant il esteûve sûcu pa Tantèche, one viye rentière di quatre vints ans.

Et au mitan d' l'église li viye comère vint a passer su l' tchétia qui pindeûve au talon do cure.

Li pôve vi home qui n' tineûve nin fwârt su ses guijes, si staure tot au long et l'viye comère tchait su s'dos.

Et l' madjustêr accourt po les r'lèver tos les deûs.

Et l' curé en brèyant ecourt dins l' sacrestie :

— Mon Dié! maurli, que malheur! dist-i.

— Estoz blessé, Mossieû l' curé?

— Non, respont l' curé. Mais l' quék est-ce qu'est plin, do cink qu'est d' zêu ou do cink qu'est d' zos?

— Bin c'est todis l' cink qu'est d' zos, dist-i l' maurli.

— Bin alôrs, dist-i, i va avê on fameûs scandale dins l' parotche : dji pou bin m' sauver.

Et maugré les v'montrances do maurli, li curé spite évôye.

..

Comme li viladje esteûve ficârt si-tauré et qui l' cure n' saveûve nin roter roêd (ons esteûve aus courts djoûs), il esteûve causu nait quand il a st'arivé au d'bout do viladje.

Il estait fwârt nauji et il avait frêd et i s' dimandeûve ou-ce qu'il aleûve passer l' nait.

Au boârd d'one ruocale, il avise on for qu'est co tot tchôd : on v'neûve seulemint do rôster les pions.

Gn-a l' curé s' dit : vola one boune

que ses vieilles jambes le pouvaient porter.

En entrant, il était suivi par Françoise, une vieille rentière de 80 ans.

Et au milieu de l'église, la vieille vint à passer sur le fil qui pendait au talon du curé.

Le pauvre vieil homme, qui ne tenait pas fort sur ses quilles, s'étale tout au long et la vieille commère tombe sur son dos.

Et le clerc accourt pour les relever tous les deux.

Et le curé en pleurant s'encourt dans la sacristie.

« Mon Dieu! clerc, — quel malheur!

— Êtes-vous blessé, M. le curé?

— Non, répond le curé. Mais lequel est-ce qui est plein, celui qui est au-dessus ou celui qui est dessous?

— Mais c'est toujours celui qui est dessous, dit le clerc.

— Ben alors, dit-il, il va y avoir un fameux scandale dans la paroisse : je peux bien me sauver! »

Et malgré les remontrances du clerc, le curé file.

..

Comme le village était fort étendu, et que le curé ne savait pas marcher vite (on était aux courts jours) il était presque nuit quand il a été arrivé au bout du village.

Il était fort fatigué, et il avait froid et il se demandait où il allait passer la nuit.

Au bord d'une ruelle, il avise un four qui est encore tout chaud : on venait seulement d'ôter les pains.

Le curé se dit : voilà une bonne

place por mi passer l' nait. I rôsse si mantia et il intère o for.

V'la qu'avies tricés heures au matin li vatche des djins del maujone vint a vèler et l'home dit a s' feume :

— E wous' qui nn' alans mète nosse via po passer l' cesse del nait? i fait frêd et i tronne tot su ses pates.

— Si nos l' mètrînes o for, don? dist-êl li comère; il est cor on miète tchôd et au matin i sereûve tot r'sètchi.

Et il è vont mète li via o for.

Et l' curé qui dicarmevûe n'a rin étindu et les payisans n'ont rin vèyu.

Avou les aireyes do djoû li curé s'a rêvèyi.

Et li prumère idèye qui li vint, c'est d' sinte autoû d'li po vòy ou-ce qu'il esteûve, et i met s' moïn su l' via.

« C'est ça! vola l' matheûr arivé ç' còp ci, dist-i, vo-m-la déshonore! »

Et au momint qui l' comère douvieûve l'uch di s' maujone, li cure s'ôteûve foû do for, et presse do couru évôye, i roviye si mantia. Mais l' comère quêt riconèt tot d' sicite, criye après li :

— Hé, Monsieû l' curé, vos avoz roû vosse mantia!

— Ç' n'est rin, dist-i; sèrè po fe one camisole au via.

place pour moi passer la nuit. Il ôte son manteau et entre dans le four.

Voilà que vers trois heures du matin, la vache des gens de la maison vient à vèler et l'homme dit à la femme :

« Oû allons-nous mettre notre veau pour passer le reste de la nuit? Il fait froid et il tremble sur ses pattes.

— Si nous le mettions dans le four, donc? dit la commère, il est encore un peu chaud et au matin il sera tout séché. »

Et ils vont mettre le veau au four.

Et le curé qui dormait n'a rien entendu et les paysans n'ont rien vu.

Avec l'aube du jour le curé s'est réveillé.

Et la première idée qui lui vient c'est de sentir autour de lui pour voir où il était, et il met la main sur le veau.

« C'est ça, voilà le malheur arrivé! Cette fois, dit-il, me voilà déshonore! »

Et au moment où la commère ouvre la porte de sa maison, le curé sortait du four, et pressé de s'enfuir, il oublie son manteau.

Mais la commère qui le reconnaît tout de suite, le hèle :

« Hé, Monsieur le curé, vous avez oublié votre manteau!

— Ce n'est rien, dit-il, ce sera pour faire une camisole au veau.

J.-L. LAMBILLION.



Légendes chrétiennes

I.

Saint Léonard

LÉGENDE DE PROUVY-JAMOIGNE

Saint Liná étot in brigand qui vicot da ine aforêt.
 Il avot trouvé 'ne peume sauvatche.
 I l'è mins das la bore d'in vi âbe, a dijant :
 « Su t' amâdes, dju m'amadrâs. »
 In pô pus lon, il é aperçu in tchèrti qu'étot ahotéy avu s' tché.
 Il i court pou l'âdi.
 Mais l'tchèrti l'avot r'couneu. Crwayant quu Liná v'no pou l'tuèy,
 prêt sa hache et s' li code la tête.
 Lu saint avot in frère qui fot pénitance das l'désért.
 C'étot ine andje qui li aportot sa neuriteûre.
 Çu djou là, l'andje é arivéy pus taurd quu d'habitude
 Lu solitaire li d'mande pouquoi.
 « Dj'à tè mouné l'âme du vot' frère au ciel.
 — Et mè, qu'est-ce quu dj'âra ? V'là si longta quu j' s'erve lu bon
 Dieu !
 — Vous, vous s'rè dané ! » dit-èle l'andje.

Conté par mon père, à Prouvy-Jamoigne.

LUCIEN ROGER.

TRADUCTION. — Saint Léonard était un brigand, qui vivait dans une forêt.
 Il avait trouvé une pomme sauvage.
 Il l'a mise dans le creux d'un vieil arbre, en disant :
 « Si tu l'amendes, je m'amenderai. »
 Un peu plus loin, il a aperçu un charretier qui était embourbé avec son char.
 Il y court pour l'aider.
 Mais le charretier l'avait reconnu. Croyant que Léonard venait pour le
 tuer, il prend sa hache et lui coupe la tête.
 Le saint avait un frère qui faisait pénitence dans le désert.
 C'était un ange qui lui apportait sa nourriture.
 Ce jour-là, l'ange est arrivé plus tard que d'habitude.
 Le solitaire lui demande pourquoi.
 « J'ai été mener l'âme de votre frère au ciel. »
 — Et moi, qu'est-ce que j'aurai ? Voilà si longtemps que je sers le bon Dieu !
 — Vous, vous serez damné ! dit l'ange.

II.

Saint Job

LÉGENDE DE COURT-SAINT-ÉTIENNE

C'estot dins l'timps dél rinne Mari-Térèse.
 Quate musiciens riv'ninne d'awè sti djouwer al fièsse di Biamont.
 C'estot trwès frères di Franc'ni et onk di leüs comarâdes, Djilain
 Cat'lain, dé Ruchau.
 I fiève on bia clér de lune.
 Arrivés a Pin'tchau, is vwèynut, sus on' ancini, on vis bribeû,
 mau habiyi, qu'avot s' corps couvru d'maus.
 I n' dwârmève nè, i grêteve ses maus qui chôpyine fwârt.
 « Hé la, l'homme ! crie onk dès trwès frères. On dirot qui t'
 djouwes dél gawé ! Atinds, n's alans t' doner on' air de violon, ça va
 mia, ti pourès danser ! »
 Et les trwès frères, trwès glawines, si mêtneu a djouwer l'pus
 éfoufiante de leüs danses, po s' moquer dél vis homme.
 Quand is ont ieu fait, l'ôte musicien, Djilain Cat'lain, qu'estot
 on bon cœur, prind a s' tou s'violon et dit :
 « Vi homme, mi, dj'vas djouwer one saqwè po vos consoler. »
 Et vo-l-la en train d'fé étinde le pus bia des airs qu'i con'
 chève.
 Tot d'on còp, le bribeû arache des crapes dju d' sès maus, et lès
 tape sus l'violon d'a Djilain.

TRADUCTION. — C'était du temps de la reine Marie-Thérèse.
 Quatre musiciens revenaient d'avoir été jouer à la fête de Beaumont
 (hameau de Lasne).
 C'étaient trois frères de Franquénies (hameau de Mousty, commune
 de Ceroux-Mousty) et un de leurs camarades, Ghislain Cattelain, du
 Ruchaux (hameau appartenant par moitié aux communes de Court-Saint-
 Etienne et Mont-Saint-Guibert).
 Il faisait un beau clair de lune.
 Arrivés à Pinchart (hameau d'Ottignies), ils virent sur un fumier, un
 vieux mendiant, mal habillé, qui avait le corps couvert d'ulcères.
 Il ne dormait pas, il grattait ses ulcères qui chatouillaient fort.
 « Hé là, l'homme ! cria l'un des trois frères. On dirait que tu joues de la
 guimbarde. Attends, nous allons te donner un air de violon, ça va mieux,
 tu pourras danser. »
 Et les trois frères, trois railleurs, se mettent à jouer la plus entraîante
 de leurs danses, pour se moquer du vieillard.
 Lorsqu'ils eurent fini, l'autre musicien, Ghislain Cattelain, qui était un
 bon cœur, prend à son tour son violon et dit :
 « Vieillard, moi, je vais jouer quelque chose pour vous consoler ! »
 Et le voilà qui fait entendre le plus beau des airs qu'il connaissait.
 Tout-à-coup, le mendiant arrache des croûtes de ses ulcères et les jette
 sur le violon de Ghislain.

Mirauke !

Chacune des crapes éstot 'ne grande piéce d'or : i-gn-énne avot 'ne dozinne.

Vwéyant ça, les trwès frères voul'nut ossi fé honeûr al vîs pôve. C'ti-ci tape co des crapes sus les violons.

Mins ç' còp-ci, les crapes brûlent comme des rodjès brèches, et les violons ont sti trawés.

Comme les trwès frères si tourmètent, li bribeû a disparètu.

C'estot saint Djob !

Adon les quate musiciens ont continuwé leû vóye, pus pèkes onk qui l'ôte, sins n'pus wèsu causer, et Djilain sins s'permète di compter sès piéces d'or.

Passé Franc'ni, après d'awé quité ses comarâdes, i sint qu'il éstot comme percé nauji, et qu' c'estot s' potche ou ç' qu' estinent ses caurs qui div'néve todis pus pèsante.

Novia mirauke !

El place d'one dozinne di piéces, Djilain éenne avot cint, deûs cints, trwès cints, et todis comme ça d' pus djusqu'a ç' qu'il a sti arivé au Ruchau, one diméye heûre après.

Il éstot ritche, et c'est ainsi qu'il a plu ach'eter des terres et one pitie cinse qu'i-gn-a co on batimint qu'i d'mère.

Conté par M^{me} Marie Catherine DEBROUX, veuve de Dieudonné-Joseph ROSY, née le 7 mai 1829, au Ruchaux, où elle habite encore. Cette dame, descendante de Ghislain, CATTELAÏN, tient le récit de ses parents.

ADOLPHE MORTIER.

TRADUCTION. — Miracle !

Chacune des croûtes était une grande pièce d'or : il y en avait une douzaine.

Voyant cela, les trois frères veulent aussi faire honneur au vieux pauvre.

Celui-ci jette encore des croûtes sur les violons.

Mais cette fois-ci, les croûtes brûlaient comme des braises rouges, et les violons ont été troués.

Comme les trois frères se tourmentaient, le mendiant disparut.

C'était saint Job !

Alors les quatre musiciens continuèrent leur route, plus intrigués l'un que l'autre, sans plus oser parler, et Ghislain sans se permettre de compter ses pièces d'or.

Après avoir dépassé Franquénies et avoir quitté ses camarades, il sent qu'il était comme tout fatigué, et que c'était sa poche, où était son argent qui devenait de plus en plus lourde.

Nouveau miracle !

Au lieu d'une douzaine de pièces, Ghislain en avait cent, deux cents, trois cents et ainsi toujours davantage, jusqu'à son arrivée au Ruchaux, une demi-heure plus tard.

Il était riche, et c'est ainsi qu'il a pu acheter des terres et une petite ferme, dont il reste encore un bâtiment.

III.

Sainte Barbe

LÉGENDE DU BAS-CONDROZ

Sainte Barbe avait deux sœurs mariées. Et le père engageait aussi Barbe à prendre un époux. Mais jamais elle ne voulut y consentir. C'est pourquoi son père l'enferma dans une tour où elle resta pendant quarante jours.

Après ce temps, son père vient voir ce que fait Barbe. Il entend chanter des cantiques. Il entre et demande :

« Que faites-vous, Barbe ?

— Je chante des cantiques.

— Qui vous a donné de la nourriture ?

— Je ne mange pas, je bois, c'est mon ange gardien qui me procure la boisson. »

Le père sort. Quand il a fait quelques pas, le tonnerre se fait entendre, la foudre tombe et tue le père de sainte Barbe, qui fut tellement impressionnée qu'elle mourut immédiatement.

C'est pour ce motif qu'on invoque Sainte-Barbe pour la mort subite.

Recueilli à Ramioul-Ramet, par François-J. RENKIN, et communiqué par lui, le 23 octobre 1893.

IV.

Les douze Apôtres

Ce que je vais vous raconter se passait trois cents ans avant que Jésus-Christ ne vienne au monde.

En Judée, vivait une brave mère de famille qui avait douze enfants. Elle était si pauvre, si pauvre, qu'elle ne savait comment faire pour les nourrir tous. Cependant la seule chose qu'elle demandait au bon Dieu tous les jours dans ses prières, c'est que tous ses enfants vécussent encore quand le Seigneur viendrait sur terre.

Comme la misère de la brave femme devenait toujours plus grande, un beau jour elle se vit obligée d'envoyer tous ses gamins travailler au loin, pour gagner leur vie.

Pierre était parti le premier. Il était déjà à une bonne journée de marche quand il est obligé de traverser un grand bois. Se voyant tout seul, il a peur et regarde de tous côtés pour trouver un chemin qui le menât hors du bois. Mais, rien ! Plus il avance et plus il s'égare dans les arbres.

Alors, il sent la faim qui le démange, et rien à manger. A peine a-t-il la force de se tenir sur ses jambes.

Enfin il devient si faible qu'il se laisse tomber au pied d'un arbre et reste couché là, se pensant déjà dans les bras de la mort.

Mais tout-à-coup apparaît près de lui un enfant d'une grande beauté et gentil comme un ange. Il frappe des mains pour éveiller le petit Pierre. Au troisième coup, celui-ci ouvre les yeux, lève la tête et regarde.

— Pourquoi, lui dit l'enfant d'une voix douce, pourquoi êtes-vous si accablé ?

— Ah ! répond Pierre, je marche à travers le monde pour pouvoir gagner ma vie en travaillant, pour attendre ainsi le jour où le Sauveur doit venir sur la terre ; je veux le voir, on me l'a toujours promis.

— Venez avec moi, répond l'enfant, vous aurez ce que vous désirez.

Il prend Pierre par la main et le conduit dans la fente d'une roche qui était là tout près.

En y entrant, Pierre restait ébahi de saisissement, tellement il faisait beau. Tout était garni d'or, d'argent et de diamants, tout resplendissait — et il vit, au milieu de la place, douze berceaux d'or massif, mis l'un à côté de l'autre.

— Couchez-vous dans le premier berceau et dormez un peu, je vous bercerai, lui dit l'enfant.

Pierre obéit, le petit se met à chanter doucement, et il berce tant Pierre, que celui-ci s'endort.

Un peu après, arrivait un de ses frères, qu'un ange protecteur avait amené dans la roche. L'enfant le met dans un berceau et fait de même que pour Pierre. Et ainsi tous les frères sont arrivés tour à tour, et ont été mis dans les douze berceaux d'or.

Leur somme a duré trois cents ans, jusqu'à la nuit où le Sauveur est venu au monde dans l'étable de Bethléem.

Alors, ils se sont éveillés au même moment que Jésus est venu sur terre. Ils ont voyagé partout avec lui, et ils ont été appelés *les douze apôtres*.

Conté à Wihenne lez-Beauraing, par M^{me} Henri
DUPUITREUX, âgée de 83 ans.

LÉON PIRSOUL.



LITTÉRATURE DE CHEZ NOUS

Croquis

I.

Les Coquilles d'œufs

La veille au soir, revenant de sa promenade quotidienne sur la grand'route — où ses yeux souffrants aiment à surprendre les couples musant le long des peupliers — Madame Pirot a découvert à l'entrée du bourg, juste au pied d'une haie, quelques coquilles d'œufs éparses sur un vague tas d'ordures.

Jardins et champs étaient déserts, et pas une âme sur la route ; vite Madame Pirot s'est accroupie, a empilé fébrilement dans son tablier les coques brisées, puis a regagné le logis d'un pas pressé afin d'éviter toute rencontre et de pouvoir cacher sa trouvaille en un coin de cuisine avant que son homme ne rentre du cabaret.

Et maintenant en cette chaude après-midi de juin, debout sur le pas de sa porte, elle inspecte à droite, puis à gauche, avec une lenteur dissimulatrice, la rue silencieuse où le soleil découpe une étroite bande d'ombre devant les maisons d'en face.

Pas un passant, personne sur les seuils, nul voisin dans les potagers. Tous ceux qui ne sont point aux champs font leur sieste, ou dans la fraîcheur de l'arrière-chambre attendent pour prendre l'air un instant plus propice. Et la rue entière semblerait morte, n'étaient les récitations monotones des enfants qui de l'école proche parviennent confusément par la fenêtre ouverte jusqu'à Madame Pirot.

Celle-ci rentre un instant et l'oreille aux aguets s'assied à la table de bois blanc sur laquelle se trouvent préparées les coquilles d'œufs qu'un lavage sommaire a débarrassées des taches de boue.

Dans les flots de soleil qui s'engouffrent par la porte béante, des mouches par milliers vibrent et bourdonnent, tachettent panneaux et murailles de leurs incessants picottements, agacent le cou, les mains

et les joues moites de Madame Pirot. Mais, toute aux écoutes, elle les sent à peine et sans fin, les chasse, d'un même geste machinal.

Au dehors, tout à-coup un bruit de pas s'est fait entendre.

Madame Pirot se redresse et palpitante va reprendre son poste ; un faneur attardé s'avance, pipe à la bouche et faux luisante sur l'épaule.

La mine enjouée de Madame Pirot se renfrogne ; mais là-bas, au bout de la rue, ses petits yeux perçants que protège sa main en visière ont aperçu la haute et maigre silhouette, cimée d'un chapeau de paille à large bords, du notaire que la notairresse accompagne, projetant sur le pavé le petit cercle d'ombre de sa rotondité massive.

Madame Pirot s'épanouit : courant à la table, elle rafle hâtivement les coquilles dans son tablier dont elle tient d'une main les deux cornes. La voilà prête ; elle tend l'oreille pour mieux se rendre compte de l'approche des promeneurs.

Le pas lourd et cadencé du faneur a résonné plus fort devant la porte ouverte...

» Ils doivent être pres du jardin Roufflard. « pense Madame Pirot... » Ils passent devant l'école... »

Cette fois, elle perçoit distinctement le rythme inégal de leur marche.

Voilà l'instant.

Madame Pirot se rapproche de la porte, guette par la fenêtre aux rideaux de mousseline l'arrivée du couple, et juste au moment précis où le notaire et sa femme vont passer devant sa maison, elle se montre sur le seuil, comme par hasard, salue d'un sourire qui sous son nez crochu étire en grimace ses lèvres minces, et d'un geste négligent — en ménagère chez qui les hécatombes d'œufs sont chose familière — épand sur la chaussée les coquilles qui s'éparpillent et roulent avec un bruit sonore sur les pavés inégaux.

II.

La Robe nouvelle

Bimbam... bimbam... bimbam... scande par à-coups réguliers, à travers la rumeur du bourg, la grosse voix de la cloche de l'école communale.

Guilign... guilign... guilign... tinte à son tour, plus aiguë et plus frêle, la sonnerie d'appel de l'école des sœurs.

Et par les champs, les rues et les venelles, le long des haies fraîches encore de rosée ou de vieux murs dont les crépis s'émiette sous la tambourinade des règles, de la vie surgit et passe, des rires

s'éparpillent, de confus bavardages dominant le bruit des sabots et des souliers ferrés.

C'est l'heure coutumière où la grande silhouette de Madame Pirot s'encadre en la baie de la porte. Mains croisées sur le ventre dont la convexité propice soutient les seins affaissés, lèvres étirées sous le nez qui se busque, les petits yeux clignotant sous les cils pâles, elle regarde passer bambins et fillettes, inspectant la tenue, scrutant les gestes, commentant les groupements du jour, épiaut les propos sous son masque d'indifférente digestion.

La petite Hacart passe, mordant à même une épaisse tartine de sirops de poires :

« N'est-ce pas une honte ? » pense Madame Pirot « Bourrer ses enfants de sirops quand on manque chez soi du nécessaire... »

Un des gamins du cantonnier se rend en classe en compagnie du fils du docteur :

« Comment le docteur tolère-t-il que son garçon s'encauille de la sorte ? » bougonne Madame Pirot.

Mais là-bas, au détour du chemin, un bruit de voix s'élève, des injures se croisent, des coups de règle s'échangent... Les yeux de Madame Pirot s'allument, suivent en pétillant les phases de la lutte ; et comme l'un des combattants perd l'équilibre sous le choc d'un cartable habilement manié :

« C'est bien fait ! il n'a que ce qu'il mérite » clame-t-elle à une voisine. « Ce gamin du receveur fait vraiment trop d'embarras. »

Au seuil des deux écoles, sont apparues la cornette blanche d'une sœur, la silhouette famélique de l'instituteur : Les musards se hâtent et dans la rue plus calme s'espacent les retardataires.

Madame Pirot, avant de rentrer, jette un coup d'œil à droite, un coup d'œil à gauche : son panier d'écolière au bras, une fillette se presse, vêtue d'une robe de gros drap bleu.

— « Bonjour, Madame Pirot » dit la gamine.

— « Quelle belle robe tu as aujourd'hui, répond Madame Pirot, avec un mielleux sourire. « Laisse donc voir de plus près... Qui est-ce qui te l'a donnée ? »

— « Maman », dit la gamine, qui tente de s'esquiver pour éviter d'être en retard.

Mais Madame Pirot a saisi le bas de la robe qu'elle tâte et retourne pour juger de l'épaisseur et de la qualité du drap ; et tandis que l'enfant inquiète jette un coup d'œil vers l'école dont la porte vient de se refermer, Madame Pirot soulève doucement la jupe, et d'un prompt regard connaisseur, expertise sournoisement les dessous...

AUGUSTE VIERSET.



Les Graveurs Liégeois

A l'Hôtel d'Ansembourg, un rare artiste, l'aquafortiste François MARECHAL, classe les collections de gravures que la Ville de Liège y a déposées; il y retrouve l'histoire de nos vicissitudes. Malgré le gouvernement paternel des princes-évêques, célébré par M. Jules HELBIG, Liège ne fit jamais vivre un grand artiste: la plupart s'exilèrent, les autres acceptèrent de végéter et leur génie pâlit comme une plante aux frimas.

Au cours de ses recherches laborieuses, MARECHAL a plus d'une fois éprouvé l'émotion que provoquent des splendeurs inattendues, et s'il se méfiait d'éloges partiels, il a senti ses préventions s'évanouir au contact de la réalité.

Elle est triste et belle, cette réalité. Durant quatre siècles, notre cité a produit de remarquables graveurs, et c'est aujourd'hui seulement qu'une faible partie de leur œuvre est réunie et offerte à l'éducation du public; et quel dévouement ne fallut-il pas pour réunir ces jalons de la route glorieuse, placés au loin, par les déracinés que furent nos maîtres burineurs!

Ni l'école de Bruges, ni celle de Gand, ni celle de Bruxelles, n'ont eu cette continuité de hauts talents pendant une période aussi longue, et il faut que cette terre, dont parlent dédaigneusement, je crois, certains érudits à l'esprit particulariste, engendrât bien naturellement les artistes pour que leur lignée s'y prolongeât sans défaillance à travers quinze générations, alors que tous, après avoir souri leur première enfance sur nos coteaux, s'en allaient œuvrer et mourir loin du sol natal!

Forment-ils une école? demandons-nous à Maréchal. Il nous répondait que non. Et il avait raison. On pourrait répondre que oui.

Et l'on n'aurait pas moins raison: je ne fais pas du paradoxe; je me garde tout au plus de voir l'idée sous une seule face.

Non, ils ne forment pas une école. Et comment voudriez-vous qu'ils représentent un bloc de traditions et de procédés? Lombard n'est pas le maître des de Bry; Valdor, n'a pas étudié sous un disciple de Lombard, ni Varin et Natalis d'après Valdor, ni Duvivier chez l'un d'eux, ou Demarteau avec Duvivier. Ils ont pris quelques leçons au pays, se sont perfectionnés à l'étranger, sont revenus chez eux, assez pour y trouver la vie terne et sans issue, et sont repartis. Les de Bry sont des maîtres allemands, Lombard est d'abord un classique italien, Valdor, Varin, Duvivier, les Demarteau, vivent en France et sont Français. Quoi de comparable à cette école de Venise où d'Antonello de Messine à Tiepolo et Rosalba, l'éducation du peintre se forme sur la lagune, dans les palais et les ateliers exubérants? Quoi de comparable à cette Bruges qui eut sa cour, où vinrent, par dilection, s'établir les artistes du quinzième siècle? Nos graveurs sont trop divers pour former une école.

Faut-il donc manquer d'originalité pour constituer un groupe d'artistes, répondra-t-on? et reconnaitrez-vous l'école aux signes qui distinguent le troupeau? Sans doute, les conditions furent, pour les nôtres, les plus défavorables. Dispersés, ils ont reflété des races diverses et appris des manières différentes. Mais de Bry a-t-il la rudesse et la naïveté allemande que Durer a marquées pour les siècles à venir? Lombard et Suavius ont-ils l'aisance noble, tragique et sensuelle des italiens? Valdor et Demarteau ont-ils la légèreté, la frivolité françaises? C'est Watteau, un peintre du Nord, qui inspire le mieux Demarteau. Et pour que ces notations ne restent pas négatives, il suffit de les dire avec d'autres mots; plus de finesse que l'art allemand, plus de calme et de force soulignée que l'art italien, plus de sérieux et de lourdeur que l'art français; toujours un travail soigné, une ligne élégante, une couleur sobre; un haut esprit de synthèse, puisque jamais la minutie du trait ne nuit à la clarté, à la légèreté ou à la force de l'ensemble. Et n'est-ce pas l'indice d'un tempérament très ferme, très vivace, particulier à notre race? Notre peuple se distingue par un sentiment qui est à lui: les artistes qu'il enfante à chaque génération forment une école.

Aucun d'eux n'a laissé d'héritiers, nous dit Maréchal, et il faut bien le croire, puisque son œil parfait l'a constaté. Soit! Mais si nous argumentons, n'y verrions-nous pas une preuve de plus que nos artistes forment une école? Songez donc: ils vivent à l'étranger. C'est qu'ils étaient bien restés eux-mêmes, puisque leur talent, s'est altéré au burin de leurs élèves.

Qu'il serait intéressant et quelle subtile étude de psychologie sociale cela ferait, de rechercher le mélange, dans chacun de ces talents, de l'esprit original et du milieu imposé par les circonstances ! mais qu'il serait difficile de montrer comment la légèreté de l'esprit wallon s'empreint de gravité chez de Bry père, au contact teuton, combien elle s'avive chez Demarteau, à la vie de Paris, et à quel équilibre l'un et l'autre s'arrêtent ! A suivre les mouvements de leur balancier moral, on retrouverait la chronologie des œuvres de l'artiste.

Aucun d'eux, peut-être, ne fut homme de génie à l'égal de Durer ou de Rembrandt. Nous ne devons point sans doute nous en tenir pour humiliés. De tels colosses sont rares dans l'histoire du monde. Et on pourrait soutenir que l'Europe n'en compte pas un pour le moment. Il s'y trouve pourtant pas mal de grands artistes dont les noms laisseront une trace dans la mémoire des hommes. Ainsi des nôtres lorsque nous aurons fait pour eux ce que nous leur devons.

Ils furent d'une admirable souplesse. Italiens avec Michel Ange ou Titien, Allemands à Francfort, Français à Paris, ils prouvèrent un génie vif et intelligent. En eurent-ils les défauts ? J'ai entendu dire que la faculté d'adaptation supposait un caractère en dehors, et moins profond qu'ingénieux, moins sérieux que léger. S'il était vrai, nécessité fait loi, que peut bien faire un peuple isolé, faible, un artiste qui s'expatrie ? Risquant une supposition très hardie, — nous la donnons pour telle — ne pourrait-on penser qu'un gouvernement théocratique est défavorable au développement moral d'un peuple *frondeur* ? Il lui parle gravité, et l'autre rit. Il ne lui présente pas les choses du côté où elles le saisissent. Si ses chefs lui eussent parlé d'héroïsme et de pensées fines, il eût mieux compris. Mais il est évident que j'affirme là plus que nous n'en voulons savoir.

Ces artistes eurent un autre mérite : ils avaient l'esprit alerte et inventif. A l'égal des peintres, ils étaient compositeurs. De Bry I^r, Suavius, Lombard, Varin ont dépensé en des centaines d'œuvres leur imagination vive et savante. Paysage, genre, histoire, sujet religieux, allégorie, lettrine, portrait, ils ont donné la vie des lignes à leurs mille pensées.

Et même Gilles Demarteau, qui se borne à reproduire les œuvres des maîtres, inventa un mode de gravure, la gravure à la roulette, qui lui permit d'imiter, à l'illusion, les dessins de Watteau et de Boucher. Quel virtuose de l'habileté technique, il fut, celui-là aussi ! L'instrument dont il se servait est une petite roulette dentelée, d'un ou deux millimètres de rayon, fixée au bout d'un manche, et c'est en la faisant courir sur la pierre ou le métal que l'artiste imitait les

traits légers et gracieux des artistes parisiens ; il fallait ensuite, comme les dents avaient hérissé le trait de barbes, lui rendre sa pureté en corrigeant chaque égratignure par l'ébarboir : quelle patience au labeur ! et comme cette longue préparation disparaît dans l'œuvre livrée à l'amateur !

Ainsi cultivée, la gravure n'est plus un art mineur. Elle crée pour la vue, sans les ressources de l'arc-en-ciel et du marbre, un univers de beauté et de pensées. La volupté n'y a guère de place — un peuple de charbonniers et de forgerons n'a pas le rêve voluptueux d'une race marchande. Toutes les passions humaines y sont rendues, l'éloquence dessinée y prend toutes les formes : la satire, une des plus répandues et qui apparaît déjà chez les de Bry, la gravité que Suavius donne aux prophètes, la noblesse d'âme chez Lambert Lombard, l'orgueil satisfait cher Valdor, la grâce mutine chez Demarteau... que sais-je enfin !

Plusieurs de ces gravures nous sont doublement précieuses : elles reproduisent des tableaux disparus. Que nous reste-t-il de Lambert Lombard ? Nous savons qu'il fut actif et fécond : nous ne possédons de lui que quelques tableaux, épars dans les musées d'Europe. Encore, s'efforce-t-on de débaptiser ceux qui se trouvent en Belgique et un auteur de catalogue a-t-il effacé son nom du musée de Bruxelles. La gravure nous révèle de lui des œuvres inconnues. Sa composition est à la fois riche et élégante, énergique et sobre. Elle dénote un artiste de premier ordre auquel l'histoire de l'art n'a pas rendu justice — je ne dis pas cela pour les érudits qui rédigent des catalogues. —

Suavius a, dans ses prophètes, une dignité, une noblesse qui les ferait attribuer à un grand maître, formé par Michel-Ange. Et l'on s'étonne que l'artiste, capable de concevoir des figures aussi graves, ait renoncé à leur donner l'éclat des couleurs, qu'il se soit contenté de feuilles d'album : l'œuvre peint de Suavius est inconnu.

Les portraits, qui sont nombreux dans la collection, se distinguent en général par un fini et une vérité humaine qui ne sont pas communes. Il est tel jeu d'ombre, au coin d'une lèvre, que l'on scrute à la loupe et qui révèle dans une âme, l'au-delà du caractère. Il est de ces longs doigts noueux de chanoine qui décèlent la goutte ; telle physionomie irascible, sous une placidité voulue par la profession...

Quelle conscience au travail pour une tâche somme toute modeste et peu lucrative ! Quel dévouement à l'art elle suppose ! Et n'a-t-on pas dit — tout le monde du moins l'aura pensé — que nos derniers maîtres graveurs étaient bien les héritiers des grands burineurs du xvi^e, du xvii^e, du xviii^e siècle ? qu'avec une égale modestie et des soins aussi méticuleux travaillaient De Witte, Rassenfosse, Maréchal ?